



Regards maristes

DÉCEMBRE 2015 | NUMÉRO 30

La rue

Une rue bordée de maisons, c'est le dehors ; une habitation, un appartement ou un intérieur donnant sur la rue, c'est le dedans... Sauf, bien sûr, pour celui qui n'a pas de toit et doit manger et dormir n'importe où... Et pas davantage pour celui qui doit rester enfermé et cloué chez lui, interdit de sortir par la maladie ou par toute autre forme d'isolement. Pour l'un comme pour l'autre, il n'y a ni dehors ni dedans. Tout est pareil !

Une frontière sert en général de séparation entre deux pays ; elle signifie pour eux qu'il y a, inversés, deux dehors et deux dedans. Mais une frontière ouverte accorde volontiers un droit de passage à l'étranger et s'interdit de le lui refuser avec un mur de béton ou un rideau de fils de fer barbelés.

Un bon espace combine à la fois le dehors et le dedans. Il les articule sans les confondre. Sans les mélanger n'importe comment. Quand l'intérieur est verrouillé, c'est une prison, une cage, un cachot, un réduit. Un asile. Mais un extérieur sans abri, c'est un campement, un terrain vague, une zone, un désert...

S'il ne faut pas mêler le dehors et le dedans et même s'il faut les articuler, c'est pour faire circuler un peu de dehors dans l'enclos fermé du dedans et quelque chose de personnel là où tout le monde peut passer. La rue apporte de l'air et du nouveau ; la maison reste un repère précieux pour l'intimité, pour le privé, pour l'amour ou pour le sommeil ; elle est bien utile aussi pour la rencontre et pour l'accueil.

Il est donc nécessaire d'avoir chez soi une porte solide qui ferme bien mais qui reste facile à ouvrir : elle est à la fois une clôture et un passage ; il faut aussi avoir de bonnes fenêtres qui puissent isoler mais aussi donner à voir dehors quand on le veut ; il faut également garder chez soi une place libre pour l'hôte imprévu ou pour l'invité afin que celui-ci ne se trouve pas indésirable et puisse redevenir un passant dès qu'il le voudra.

Pour bien vivre, on doit à la fois savoir habiter et savoir sortir, avoir une maison ouverte sur la rue, une chambre à soi et une chambre d'ami ; un lieu privé et un lieu ouvert pour ceux qu'on a choisi d'accueillir. Il faut donc savoir entrer et savoir sortir. Dans la rue on se croise trop souvent en s'évitant du regard. Elle est pourtant l'endroit où se font de merveilleuses rencontres... quand on se décide à ouvrir les yeux.

YVES GOUGET

SOMMAIRE

- 2 La rue
- 2 Notre-Dame du coin de la rue
- 3 Les passagers de la Péniche
- 4 Les gens de la rue sont à la fête
- 4 Chacun d'entre nous fait la rue
- 5 Une rue imaginaire au CM1
- 6 Le retour de Dakar
- 6 Centre Nazareth pour les enfants de la rue Dakar
- 7 Hors les murs, sur les murs, l'art sort dans la rue
- 8 Des rues dans la Bible

La rue

MARIE-CLAIRE ROUGNON

La rue : un paysage, en ville, créé par les hommes. En couleurs, selon la brique ou le béton, en volumes, en perspectives. Un environnement familier, qui permet le passage d'un secteur urbain à un autre, où s'inscrit l'histoire du quartier, et souvent l'Histoire tout court. Un lieu marqué par le Temps, témoin de la mémoire des hommes, de la succession des siècles.

Un lieu de vie, de mouvement, de rencontres. Des gens circulent, pressés, d'autres flânent, tous sont en marche, dans un univers de sensations fortes : lumières, bruits, images des affiches et des vitrines, cris des enfants aux abords d'une école, ronronnement sourd de la ville qui s'active nuit et jour.

Et aussi, un espace de liberté, parmi la foule, les encombrements, les sollici-

tations de toutes sortes. Ici on peut être anonyme, perdu dans ses pensées, ses chagrins, ses bonheurs, ses projets. En sortant de chez soi, on a laissé ses obligations immédiates, ses tâches, ses proches, et pris une distance avec la réalité quotidienne. On peut rêver dans la rue, faire une pause, mesurer les dimensions d'un problème, prier, en paix. Et retrouver des forces pour continuer la vie.

Notre-Dame du coin de la rue

VÉRONIQUE MENEU, *pastorale du tourisme de Lyon*

Depuis qu'en 1852 la statue dorée de Fabisch a pris place au sommet de la colline de Fourvière, un 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, les lyonnais ont décidé d'illuminer leur maison chaque année en son honneur.

Ils témoignent aussi de leur dévotion à Marie en érigeant depuis des siècles des statues, souvent aux carrefours des rues ou sur des promontoires, pour qu'elle veille sur les habitants et les visiteurs, et que ceux-ci élèvent le regard, la saluent ou la prient en chemin.

Image consacrée de la tendresse maternelle, vénérée dans plusieurs religions, la Vierge Marie est aujourd'hui la femme la plus représentée dans le monde.

Une Madone, bien plus qu'une statue, est un symbole de sagesse et de bonté. Elle a une place privilégiée pour chacun d'entre nous, croyant ou non, pour autant que nous acceptions ce qu'elle veut nous faire partager.

Le parcours des Madones de Lyon, organisé par la Pastorale du Tourisme, est ainsi une expérience unique de voyage à travers l'histoire et l'âme des rues de Lyon.



Les passagers de la Péniche

PAUL LOUBARESSE, *Père mariste*

À quai sur les bords du Rhône, près de la gare de Perrache à Lyon, une péniche accueille depuis vingt-cinq ans des personnes de la rue.

Chaque jour, à 14 h, la petite porte de la passerelle de la Péniche est déverrouillée. Un, deux, quatre, huit, jusqu'à soixante-dix à quatre-vingts passagers franchissent le portillon, s'arrêtent vers le timonier.

Un salarié algérien est là pour l'accueil. Les passagers déposent leur sac en échange d'un numéro et laissent leur téléphone portable qui sera rechargé. Ce timonier, au teint basané, est connu par tous car ces relations sur Lyon lui permettent de rendre des services précieux.

Une fois le sac posé, les passagers descendent dans la salle d'accueil, suffisamment grande, où les attendent deux à trois bénévoles derrière un bar pour leur servir une boisson : café, chocolat, thé, jus de fruit. Très courtois, chacun dit bonjour avec une parole aimable. Puis ils vont s'installer autour d'une table pour jouer aux cartes, aux dominos, aux échecs, aux dames. Parfois une bénévole leur présente des revues, moyens d'engager des échanges fructueux.

Deux douches sont à leur disposition et ils s'inscrivent auprès d'une personne salariée depuis plusieurs années, considérée comme « la Mamma ». Très respectée du fait de ses origines kabyles, elle offre, à ceux qui en font la demande, en plus de la serviette de bain, savonnets, gel et lame de rasoir.

Quelques uns fatigués et parfois éméchés, les traits tirés, se mettent à sommeiller.

Mais sur le pont, c'est l'endroit de la détente, des palabres, de la cigarette au bec.



Il règne toute une ambiance de sympathie à laquelle veille le directeur, salarié lui aussi, qui assure la bonne marche de ce lieu quelque peu familial. L'esprit qui anime la Péniche est de permettre à tous ceux et celles qui viennent de pouvoir se poser, respirer, échanger, se détendre, lire quelques brochures et bénéficier de quelques conseils d'une assistante sociale, membre d'une équipe de quatre à plein temps. Ajoutons aussi qu'une trentaine de bénévoles contribuent par leur présence au bon accueil de tous les passagers.

Un salon de coiffure deux fois par semaine, une aide à l'informatique ; durant l'année, s'organise une équipe de foot, des équipes de pétanque, quelques sorties pique-nique, une après-midi cinéma, un repas de fin d'année. Toutes ces activités contribuent à l'épanouissement de la personne.

D'où viennent toutes ces personnes ? De tous les continents, migrants, réfugiés, français en grande précarité souvent liée à des drames familiaux qui les ont conduits à la rue. Quelques maghrébins à la retraite sont des familiers de la Péniche par sympathie.

Voici un an que je vais à la Péniche, comme bénévole, une ou deux fois

par semaine. Les liens sont forts entre nous. Être soi-même, se mettre à l'écoute, jouer avec eux à la belote. Je suis le vieux, au sens que lui donnent les maghrébins.

Étant au bar, je sers un café à un ardéchois de 49 ans, très marqué par l'alcool. Il a envie de parler. Je l'écoute : après un divorce, il s'est retrouvé à la rue, déboussolé, coupé de sa famille depuis vingt-cinq ans. Huit jours après, j'apprends qu'il s'est jeté dans le Rhône devant un de ses compagnons. Il y eut un moment d'émotion forte lors de ses obsèques à l'église Saint-Irénée de Lyon lorsque ses compagnons vinrent se recueillir devant le cercueil.

J'en croise certains dans la rue. Sur une place, assis sur un banc, quatre d'entre eux sont là. Je passe, je m'arrête, je leur serre la main et l'un d'eux me dit : ne vous dérangez pas ; personne d'habitude ne s'arrête pour nous saluer. Merci avec le sourire.

... La Péniche est loin de résoudre les problèmes de l'immigration. La vocation de la Péniche est d'apporter à tous ceux qui passent un peu d'humanité. Fréquenter la Péniche, c'est venir refaire un peu ses forces, se sentir considéré et parfois se dire que ma vie a un sens et que je dois aller de l'avant.

Les gens de la rue sont à la fête

LOUIS BLANC, *Père mariste*

Les « gens de la rue » sont à la fête ! On a beaucoup parlé d'eux ces derniers temps. Heureux les oubliés d'hier : ils nous précèdent dans le Royaume, puisque « ils sont nos maîtres » comme le disait déjà saint Vincent de Paul.

Notre revue mariste nous propose de porter sur eux un regard renouvelé, dans la diversité même de leurs misères, comme de leurs richesses méconnues.

Une retraite à La Neylière en juillet dernier avait attiré notre attention sur ce monde de la pauvreté.

Au travers de nos grandes villes d'Europe, beaucoup de gens circulent aux heures d'affluence :

Ils sont nombreux, *ceux et celles que l'on croise*, de tout âge et de toutes conditions membres de notre société dite normale et respectable. J'en suis... Vous en êtes sûrement.

Mais il y a aussi *ceux et celles que l'on toise* : ce clochard assis au coin d'une rue, sa bouteille à la main ! Dans tel quartier plus « chaud », une « fille de joie » (dit-on !) étale ses charmes. Dans le métro, on n'y échappe pas : les « chanteurs de la misère » imposent leur aubade. Ce monde-là souvent, trouve refuge sous terre !

À la sortie, tel mendiant, une écuelle à ses pieds, telle femme avec de jeunes enfants, sollicitent une obole auprès des passantes !

Je ne suis pas de ce monde-là... Vous non plus probablement !

Entre ces deux mondes, quels liens ? Quels jugements réciproques spontanés ? Quels regards échangés ? ... Alors que les uns s'élèvent à la Lumière les autres s'enfoncent dans la nuit.

Dans les rues de Jérusalem... Jésus va et vient. Tous les réseaux de la ville lui étaient familiers : pas de banlieue interdite ni

de « quartiers réservés ». Jésus rencontre tout le monde, ceux que l'on *croise* comme ceux que l'on *toise*.

Son chemin de croix fut celui de nombreuses rencontres : de ses fidèles disciples, jusqu'à ceux qui lui voulaient du mal ; et tout au sommet du Calvaire, plantés en croix à ses côtés, le bon larron comme le mauvais !

Et le jour de Pâques, au matin comme au soir de sa Résurrection, ils étaient là, aussi bien les disciples d'Emmaüs que Marie de Magdala.

À l'aube de 2016, où en sommes-nous ?

Un document important a paru en 2015. Il a fait la « une » de nos éditions journalistiques. Outre la dimension écologique, sur tous les aspects de l'époque que nous vivons, le texte de la dernière encyclique du pape François, *Laudato Si*, a obtenu une large majorité d'opinions favorables... y compris sur le monde des pauvres de notre XXI^e siècle.

Toutefois qui donc avant lui avait déjà conduit à ce changement de regard, sinon François d'Assise qui composa à son époque *Le Cantique du frère soleil* ?

Ainsi, le pape de Rome reconnaît-il le *Pauvre d'Assise* comme son modèle, jusqu'à le suivre comme son maître, pour les merveilles de notre planète Terre !

C'est alors qu'apparaît le respect de l'homme, quel qu'il soit, au terme de la création. La clameur de la Terre rejoignant le cri des pauvres, au travers de cette citation :

« Pouvoir ainsi découvrir dans le visage du pauvre celui qui regarde le sol, l'eau et les montagnes comme la caresse de Dieu. »

Que de changements de regards nous attendent demain sur nos chemins de l'espérance !

Chacun d'entre

BERTRAND JABOULEY DE BEC, *adjoint au maire*

Au Moyen Âge, les villes médiévales étaient construites sans ordre et sans plans. Ce sont des rues étroites et sombres, sans trottoirs, boueuses, avec des animaux en liberté. La nuit, la rue est le haut lieu du crime et de la débauche. La littérature abonde d'exemples décrivant cette ambiance, on peut citer *Le Parfum* de Patrick Süskind.

Cela a-t-il changé ? De tout temps la rue est restée ce lieu d'échange, où tout se mélange. On ne compte plus les expressions péjoratives liées à la rue. Elle est le théâtre d'activités mercantiles, lieu de prédilection des mauvais garçons et des filles de joie : il est de bon ton de s'en protéger ! Aujourd'hui, on parlerait d'insécurité physique et routière... Et chacun se barricade chez soi à l'aide de digicode et de barrières.

Et pourtant, la rue n'est-elle pas le cordon ombilical qui relie l'individu à la société (Victor Hugo) ? Comment ce lieu d'échange peut-il devenir un lieu où il fait bon vivre, sachant allier toutes les fonctions, aussi bien de transport, commerciales, ludiques et festives, en préservant un cadre résidentiel, de calme et de repos ?

C'est bien là l'enjeu des politiques publiques, tant en termes de sécurité que d'aménagement urbain et la question reste encore d'actualité, lorsqu'il s'agit de construire un nouveau quartier, ou lorsqu'il s'agit de requalifier des quartiers qui ont mal vieilli.

Le Grand Lyon a engagé des mutations urbaines en mettant comme principe de base la mixité des usages (habitations, commerces, emplois, transports) et la mixité sociale. On a tous l'image de la place du village et des commerces alentours dont il s'agit de recréer l'ambiance...

Mais cela réussit-il à tous les coups ?

nous fait la rue...

du 5^e arrondissement de Lyon

Force est de constater que non. Les exemples historiques montrent bien que des quartiers aménagés à une époque ne correspondent plus aux besoins modernes. Certains quartiers modernes vieillissent vite et mal... Parfois, « la mayonnaise » a du mal à prendre, lorsqu'on s'est focalisé sur un seul aspect du problème, sans prendre toutes les dimensions en compte. À Lyon, un fonds de pension américain

a racheté les immeubles d'un quartier très commerçant du centre ville. Après en avoir évacué la plupart des habitants et commerçants par l'augmentation des loyers, de nouveaux habitants sont revenus dans un habitat rénové, mais les promoteurs ont échoué dans leur projet de faire de cette rue celle du luxe lyonnais : les commerces sont restés désespérément vides... On ne décrète pas la destination

d'un espace public. Ce sont les usages qui la créent. Les pouvoirs publics peuvent agir pour orienter ces usages, mais c'est chacun d'entre nous qui fait la rue, qui fait la ville par la manière dont il utilise l'espace public. Il est intéressant de voir comment chaque espace est particulier, comment il remplit des fonctions diverses selon l'heure ou le public concerné.

Une rue imaginaire au CM1

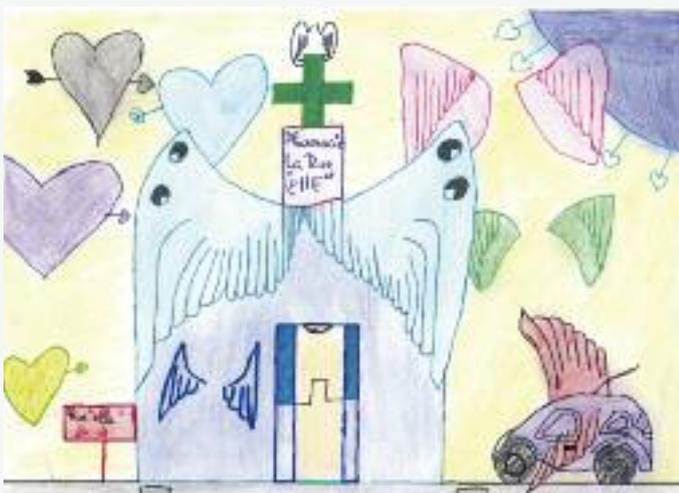
Répondant à un appel d'offre lancé par Regards Maristes, les élèves de deux classes de CM1 de Sainte-Marie Lyon sur le site de la Verpillière se sont « rués » sur leurs crayons : le but était de représenter graphiquement une rue imaginaire dont le nom débutait par « rue ». La « rue-gby », la « rue-ade », la « rue-che », la « rue-minant », la « rue-elle », la « rue-isseau », la « rue-ban », la « rue-ssie », la « rue-bis »... les productions « rue-tilaient » !



ANDRÉA



AMANDINE



CASSANDRE

Le retour de Dakar

STÉFANIA RANUCCI

Depuis quatre ans, l'externat Saint-Joseph-de-la-Cordeille, à Ollioules, organise des séjours de lycéens à destination de Dakar en partenariat avec l'établissement Sainte-Marie-de-Hann. Stefania Ranucci, organisatrice du projet nous a transmis les témoignages de Natacha, Ambre, Clara, Lisa, Nina, Marie...

On s'ouvre à ces jeunes qui nous accueillent les bras ouverts, on réalise finalement qu'ils nous ressemblent... des ados qui jouent, qui sourient... alors que tout semble nous opposer : eux sont abandonnés par leurs familles, leur société et n'ont rien.

Le manque de toit et de nourriture est accompagné d'un manque d'amour... ici, on profite d'un bonheur simple et pur. On réapprend le sens du mot partage : voir un jeune de rue vous proposer son petit déjeuner composé d'un morceau de pain et de quelques biscuits est une remise en question du sens que nous avons de la générosité.

Mais le partage ne s'arrête pas à la nourriture : on partage notre temps, nos sourires, nos gestes. La barrière de la langue ne se ressent presque plus. Ce temps semble si précieux surtout lorsque l'on ignore de quoi sera fait le lendemain de ces jeunes si attachants.

On se remet en question, nous et l'ensemble des priorités qui dirigent nos vies. Notre vision change, notre petit monde se réorganise sous un nouvel angle de vue et une nouvelle définition de la vie. On perçoit l'essentiel et on se rend compte de la superficialité de notre quotidien. Les images des rues de Dakar me reviennent sans cesse à l'esprit... Personnellement, j'ai été marquée par les mélanges.

Centre Nazareth pour les enfants de la rue Dakar

CHRISTIAN ABONGBUNG, *Père mariste*

Depuis 2005, la Famille Mariste à Dakar, au Sénégal, s'est rassemblée pour créer l'Association pour la Promotion de l'Enfance et de la Femme (APEF).

Un projet à deux volets : la promotion féminine et le Centre Nazareth ayant pour but de répondre au mieux aux problèmes des enfants de la rue dans la capitale. En effet ce phénomène est un énorme problème social ici au Sénégal. Le projet pour les enfants de la rue a essayé, autant que possible, d'atteindre et de répondre aux besoins de ces enfants parfois victimes de l'injustice sociale. Depuis son ouverture, le Centre a

enregistré une augmentation forte et soutenue du nombre d'enfants des rues cherchant de l'aide en vue d'un retour en famille, d'un retour à l'école ou d'un apprentissage de métier.

Le problème majeur avec la plupart des enfants est qu'ils viennent de familles très pauvres. Par conséquent, nous devons assumer la totalité du coût de leur réinsertion. Le Centre Nazareth a également un programme de soutien pour les anciens enfants de la rue, soit apprendre un métier dans un centre de formation/atelier ou retourner à l'école pour une éducation formelle.

Dans la rue, les mélanges de couleurs la rendent vivante. Elle est aussi lieu de contrastes : des mondes que tout oppose s'y côtoient. Nous avons eu la chance d'aller à la rencontre de jeunes de rue, à des lieues de tous nos repères. Les instants auprès d'eux m'ont marquée à jamais. Faits de sourires et de regards, ils ont donné tout son sens au mot « partage ». Les jeunes m'ont appris la valeur de la simplicité dans l'échange et ont ainsi rendu cette expérience de rue inoubliable. Je leur en suis très reconnaissante. Ainsi, si je ne dois retenir qu'une chose de la rue, c'est son humanité.

Nos premiers pas dans les rues de Dakar : nos valises s'enlisent dans le sable. D'immenses bâtiments ont pour voisins des abris faits de tôle ou de toute autre matière de fortune...

La rue, quelle étrange maison. Elle accueille tout le monde, certains la détestent, d'autres la chérissent. Dans

cette rue, il y a de tout : des hommes, des femmes, des enfants, des chèvres, des noirs, des blancs et même des petits français !

On y trouve des véhicules tout aussi étranges : des taxis, des bus colorés pleins à craquer et même des chevaux dans les embouteillages !

Les femmes lavent leurs enfants sur le trottoir où ils vont passer la journée dans un carton, abrités par un reste d'arbre. Où vont-ils la nuit ? La rue a aussi ses secrets...

Les jeunes emménagent dans des décharges, derrière des murets... ils nous accueillent à bras ouverts dans leur demeure, nous, blancs, riches, qui ne manquons de rien.

Ils nous donnent tout ce qu'ils ont, nous offrent leurs sourires. Dans ces moments, on prend tout ce que l'on reçoit, on donne tout ce qu'on peut, sans réfléchir.

La rue, c'est un lieu de partage.

Hors les murs, sur les murs, l'art sort dans la rue

DIDIER TOURRETTE, *Sainte-Marie, Lyon*

Derrière le vocable « arts de la rue » se cache une réalité multiple : l'ensemble des spectacles ou des événements donnés à voir hors les lieux affectés à cet effet. Les manifestations contemporaines sont ainsi héritières du théâtre forain de la Renaissance, des mimes, jongleurs et troubadours du Moyen Âge...

Parmi les arts de la rue, « l'art urbain » ou « street art », englobe les productions réalisées par différentes techniques comme le graffiti, le pochoir, les stickers, pour ne citer que les plus répandues... Ce courant artistique est né à la fin des années soixante et s'inspire largement de l'art de l'affiche et de la bande dessinée. Les productions sont éphémères mais, déplacées hors des galeries, sont vues par un très large public.

Les buts recherchés par les artistes, que leurs activités soient légales ou non, sont multiples : contestation, hommage, expression politique, culturelle, sociale,

besoin de reconnaissance personnelle, affirmation d'appartenance à une culture urbaine, revendication d'une identité « tribale »...

Si les productions, notamment les graffitis, ont longtemps été considérées comme du vandalisme, certaines sont désormais reconnues comme des œuvres d'art à part entière. De nombreux artistes sont très connus et leurs œuvres cotées : Keith Haring, Blek le rat, Miss. Tic., Jef Aerosol, Space

Invader, Banksy... Ce dernier artiste, anglais, est devenu une « icône » et a permis une certaine reconnaissance de cette forme d'expression artistique, tout en donnant à ses productions une réelle valeur marchande...

Avec Madame Pétrequin, professeur d'arts plastiques, les élèves du lycée Sainte-Marie Lyon, site de Lyon Saint-Paul, ont travaillé le « street art » en réalisant des installations, productions sur de petites maquettes.



Des rues dans la Bible

BÉATRICE VAN HUFFEL, *théologienne*

Dans la Bible, on trouve au fil de la lecture de nombreux chemins, des routes et des places. Mais de rues, fort peu. Une poignée d'exemples dans l'Ancien Testament, et trois seulement dans les évangiles. Vous me direz qu'entre « chemin » et « rue », il n'y a pas tant d'écart que cela. Pourtant, si l'on y réfléchit un peu, les réalités et surtout les représentations auxquelles ces deux mots renvoient sont bien différentes. Le chemin évoque la campagne et la rue évoque la ville. Le chemin peut être désert, la rue est bordée de maisons. Le chemin peut être sans fin, la rue s'arrête aux portes de la cité. Dans la Bible, le chemin prend un sens moral et spirituel : ainsi dans le premier psaume où s'opposent *le chemin des justes et le chemin des pécheurs*. On voit bien que l'image ne fonctionnerait pas avec le mot « rue ».

On peut cependant retenir quelques passages de l'Ancien Testament qui évoquent la rue au sens où nous l'entendons : les rues pleines de fracas et de violence dans les villes dévastées par la guerre et la perversité de leurs habitants, telles que les dénoncent les prophètes (Ez 8, Nahum 3) ; les rues revenues à la

paix dans les temps messianiques, quand « vieux et vieilles s'assiéront encore sur les places de Jérusalem, le bâton à la main, si grand sera leur âge, et les places de la ville seront pleines d'enfants, garçons et filles, qui y joueront » (Za 8, 4-5) ; ou encore les rues que parcourt la bien-aimée du Cantique, à la recherche de celui que son cœur aime (Ct 3, 1-4).

La question me paraît rester ouverte dans l'évangile. Elle nous dit quelque chose de l'écart sans cesse plus grand qui se creuse entre le monde de Jésus et le nôtre. Elle nous oblige à dépasser les images bucoliques du charpentier de village, des chemins de Samarie et de leurs puits, des disciples qui traversaient en devisant, à la suite de Jésus, champs de blé et oliveraies. Les paraboles de Jésus sont bruissantes de ce monde-là. Comme nous sommes loin de « la rue » du XXI^e siècle et de ce qu'elle évoque ! N'est-ce pas une vraie question pour la catéchèse et l'évangélisation ?

Après avoir pris conscience de cet écart, on peut rouvrir l'évangile. Si la rue est perçue comme un lieu de rencontres, alors on ne sera pas déçu. Zachée, Bartimée, le fils de la veuve

de Naïm, et combien d'autres, se sont trouvés sur le passage de Jésus. Un jour (Mc 5, 21-34) où le maître est sollicité par le chef de la synagogue pour sa fille à toute extrémité, il traverse le bourg noir de monde et voici qu'il sent une force s'échapper de lui. « Qui m'a touché ? » demande-t-il, s'attirant des remarques assez peu malines de son entourage. Quelle vidéo pourrait rendre l'intensité de la brève rencontre qui se produit là ? Une femme perd du sang depuis des années et elle est donc impure, intouchable ; Jésus est touché, justement : il s'arrête net, alors qu'il est appelé d'urgence ailleurs ; le dialogue entre eux est capital mais l'on n'entend pas la femme – on sait seulement qu'elle dit « toute la vérité » ; la guérison est là et on ne sait pas si elle vient d'elle ou de lui (« Ma fille, ta foi t'a sauvée »). Une rencontre profondément évangélique, où « chacun des deux reconnaît en l'autre le pouvoir de ce qui s'est passé entre eux » (Jean Delorme). Puis Jésus reprend son chemin et de la femme sans nom on ne saura rien de plus, sinon qu'elle peut aller en paix, sauvée et guérie. Vive la rue d'hier ou d'aujourd'hui, quand elle permet de telles rencontres.

Le Comité de Rédaction remercie chaleureusement toutes les personnes qui enrichissent la revue par leur contribution. Par ailleurs, compte-tenu de l'espace disponible et de l'orientation du numéro, il se permettra de réduire, de modifier, de sélectionner les textes reçus. Merci de votre compréhension.

Pour le prochain numéro de *Regards maristes*, nous avons choisi comme thème « **La fidélité** ». Pour nous, un bon texte doit être court (environ 1500 signes). Merci à qui le pourra.

N'hésitez pas à nous communiquer vos réactions.

Vous pouvez soutenir la revue en adressant votre versement, libellé à l'ordre de *Regards Maristes*, à Bernard Fenet, 42, rue Pierre Semard, 30000 Nîmes. Si vous souhaitez faire un don (au-dessus de 50 €) et bénéficier du reçu fiscal, veuillez libeller votre chèque à l'ordre de *Province de France de la Société de Marie* en indiquant au dos la mention *Regards maristes* et le nom du bénéficiaire du reçu, et l'adresser à Pères Maristes - Région de France, 104, rue de Vaugirard 75006 Paris.